

Juin 1940, mon départ de l'école

Je suis entré à l'école militaire préparatoire d'Autun en 1934. J'ai suivi la scolarité jusqu'au cours spécial qui se terminait en juin ou juillet de 1939. Un ancien, habitant à Montceau-les-Mines (71), Monsieur Dontenwill Joseph, conserve pieusement chez lui la distribution des prix de 1939 où je figure avec un premier prix de français.

Le 29 août 1939, je m'engageais pour 5 ans et je rejoignais le peloton d'artillerie qui devait se terminer en juin 1940. C'était l'époque de la " drôle de guerre ". L'Allemagne était massée à la frontière. L'armée française était en grande partie sur la ligne Maginot.

En juin 1940, les Allemands attaquaient et envahissaient une partie de la France. A la mi-juin, nous recevions l'ordre de nous opposer à l'avance de l'armée allemande dans le nord d'Autun. Nous revêtions la tenue de combat et nous nous dirigeons vers la sortie. Ici, se situe un événement que je n'ai jamais oublié et qui reste profondément marqué dans ma mémoire comme s'il avait eu lieu il y a quelques jours. Nous arrivions à la sortie au pas cadencé. Nous avons vu sur notre gauche le capitaine major. Il nous a salués et s'est mis à pleurer. Nous avons compris que nous allions nous faire tuer en luttant contre des forces supérieures aux nôtres.

Qu'importait ? Depuis des années, nous savions qu'il y aurait la guerre contre l'Allemagne. Le colonel Leccia nous disait souvent dans ses discours de rentrée ... " et si un jour l'ennemi héréditaire venait à franchir la frontière, tous nous répondrions présents " Nous répétions aussi souvent la devise de l'école " Pour la Patrie, toujours présent ".

Beaucoup d'entre nous étaient les fils d'anciens combattants de la guerre 1914-1918 dont nous suivions l'exemple. Mon père avait été mobilisé comme 2^e classe dans l'infanterie au début de la guerre. Il l'a terminée avec le grade d'adjudant et cinq citations.

Nous avons continué notre route sans broncher et sans pleurer, bien que l'attitude du capitaine nous eût fortement perturbés. Nous avons marché dans les environs d'Autun encadrés normalement. En raison de l'ancienneté de ce souvenir, je ne me rappelle plus si nous avons marché longtemps mais c'est probable. Puis, nous avons reçu l'ordre de stationner. Je ne sais plus où exactement. Nous avons attendu. Pas un Allemand à l'horizon. Au bout d'un certain temps, les gradés, qui nous entouraient, avaient disparu. Il ne nous restait plus qu'à retourner à l'école, ce que nous fîmes en ordre dispersé.

En arrivant à Autun, nous entendîmes des bruits de fusillade. Il était impossible de passer sans danger. Nous décidâmes de participer au combat de rue. Je ne me souviens plus de l'itinéraire, mais je me souviens de la Porte Saint-André. Nous avons tiré au hasard en progressant comme on nous l'avait appris. Une fois la Porte Saint-André franchie, nous avons rejoint l'école. J'étais avec un camarade dont je ne me souviens plus du nom. Les autres étaient dispersés. En arrivant à l'école avec mon camarade, nous entendîmes des tirs assez nourris dans la cour. Il commençait à faire nuit. Nous étions revenus dans le but de recevoir des ordres et de récupérer les quelques objets qui étaient restés dans notre paquetage. Compte tenu de la situation, il ne valait pas la peine de prendre des risques pour récupérer quelques objets sans grande valeur. De toute façon, il n'y avait plus aucun gradé en vue.

Nous décidâmes de partir vers le sud, comme la foule des Français qui fuyaient l'avancée des Allemands, phénomène appelé " la débâcle ". Nous avons été transportés au hasard par les moyens qui se présentaient : automobiles, voitures à cheval, bicyclettes, etc. Nous avons même été ravitaillés dans une ferme ou des magasins au bord de la route. J'ai d'ailleurs perdu mon compagnon dans cette pagaille et je me suis retrouvé, après être passé par Bourbon-Lancy, me semble-t-il, dans un jardin public de Vichy où j'ai passé la nuit à la belle étoile. Le lendemain, toujours en circulant, j'ai aperçu une pancarte indiquant que l'armée se reconstituait à Tulle. J'avais donc un but et j'ai continué ma route avec les mêmes moyens jusqu'à cette ville. C'est la seule information reçue pendant cette période dramatique. J'ai entendu à la radio, par les fenêtres des habitations ouvertes en cette saison avec tous les gens qui déambulaient vers le sud, le maréchal Pétain demander, " le cœur serré ", d'arrêter les combats, nous informant de la création d'une zone libre vers laquelle nous nous dirigeons. Aucun

message n'est parvenu de Londres. En tout cas, ni moi, ni les personnes qui m'entouraient n'avons rien entendu.

En arrivant à Tulle, j'ai retrouvé effectivement un comité d'accueil pour l'école militaire. Nous fûmes repris en main par des officiers jeunes et énergiques reconnaissant que nous avions subi une des plus grandes défaites de notre histoire mais qu'il fallait réagir et reformer une armée sur des bases nouvelles pour mettre les Allemands dehors. L'espoir renaissait et nous retrouvions une vie militaire normale. C'était l'armée d'armistice. Nous fûmes hébergés quelque temps à Chameyrat. Ensuite, je fus affecté à divers régiments jusqu'à la dissolution de l'armée en novembre 1942.

Pierre Louard (Au 34-40)